

M. Brierre de Boismont, renouvelant une pratique qui était en partie celle que Pomme suivait dans beaucoup de névroses, paraît avoir retiré d'heureux effets, dans le traitement de tous les formes aiguës de la folie et de la manie surtout, de l'emploi des bains tièdes prolongés pendant dix, douze, quinze ou dix-huit heures; il les combine avec des irrigations à 15 degrés, qu'il continue en général pendant toute la durée de l'immersion du corps dans l'eau, à moins que les malades ne deviennent calmes; il les reprend plus tard, si l'agitation reparait.

On pense bien qu'on a dû employer contre la folie tous les antispasmodiques et tous les stupéfiants connus; mais ces moyens n'ont pas justifié la confiance qu'ils avaient inspirée. Aujourd'hui on en blâme généralement l'emploi; cependant nous sommes loin de partager les préventions que quelques personnes conservent encore contre l'opium, qui paraît avoir réussi nombre de fois dans les mains de Wepfer contre la manie. Quoi qu'il en soit, si l'on se refuse à le donner comme moyen curatif, rien ne peut en contre-indiquer l'emploi lorsqu'on l'administre seulement pour combattre l'insomnie ou pour calmer une douleur vive. Il paraît aussi que M. le docteur Moreau a obtenu quelques bons effets de l'administration du *datura stramonium* contre les hallucinations (10 à 20 centigr., puis successivement 30 dans une potion): cependant cette médication n'est pas encore suffisamment jugée. Les toniques, comme le kina, les ferrugineux et les amers, trouveront leur emploi chez les sujets débiles, anémiques. Le quinquina sera en outre plus spécialement indiqué dans les folies intermittentes.

Dans la forme de délire aigu, dont M. Brierre de Boismont a tracé l'histoire, il faut tirer du sang, mais le faire prudemment; on donnera des bains très-prolongés avec ou sans affusions, et l'on insistera sur les révulsifs cutanés et intestinaux.

La guérison une fois obtenue, on préviendra les récurrences en plaçant le convalescent dans les meilleures conditions possibles, et en éloignant de lui toutes les causes capables de rappeler la maladie. C'est ici que les distractions de toutes sortes et les voyages surtout ont le meilleur effet.

Contre les déments paralytiques, il n'y a qu'à faire un traitement palliatif, combattre la constipation et entourer les malades des meilleures conditions hygiéniques possibles. Les révulsifs les plus énergiques, que quelques personnes emploient, n'ont guère d'efficacité. Ces individus sont sujets à des congestions cérébrales et à des mouvements convulsifs; on devra combattre ces accidents par les révulsifs cutanés et intestinaux et par les émissions sanguines; mais il faut être très-sobre de ce dernier moyen. M. Foville se loue, en pareil cas, de l'émétique à haute dose.

Disons enfin, en terminant, que quelques aliénés refusent de manger et de boire, et cela avec une obstination que rien ne peut vaincre. On doit procéder alors à l'alimentation forcée en se servant de la sonde œsophagienne heureusement modifiée par M. Baillarger, qu'on introduit par les fosses nasales. Il importe de dire ici qu'il faut, d'après le conseil que donne M. Pressat, exclure les féculents, qui passent sans être digérés, probablement parce que ces aliments n'ont pas été préalablement insalivés.

DE L'HYPOCHONDRIE

SYNONYMIE. — Affection vaporeuse, vapeurs, maladie imaginaire. — *Hypochondrie* vient de ce que l'on a longtemps placé le siège de la maladie dans les organes qui composent les hypochondres.

L'*hypochondrie* est une sorte de monomanie triste, caractérisée par une préoccupation excessive et presque incessante de la santé, et dans laquelle des

individus bien portants, ou atteints seulement d'une affection légère, se croient en proie à une maladie grave, et voués à une mort certaine et plus ou moins imminente. L'hypochondrie est donc, comme l'a dit avec raison M. le docteur Michéa, l'exagération, l'exaltation du besoin de la conservation.

Historique. — Quelques passages d'Hippocrate, dans son deuxième livre *De morbis*, se rapportent manifestement à l'hypochondrie. La description que donne de la maladie Dioclès de Caryste est la plus exacte que nous aient laissée les auteurs de la haute antiquité; Galien, qui nous l'a transmise, l'a complétée et agrandie. Les écrivains qui se sont succédé jusqu'à la renaissance ont à leur tour copié Galien, en modifiant seulement la théorie de ce grand homme. Willis commence pour l'hypochondrie une ère nouvelle, une période de progrès, car c'est lui qui a localisé la maladie dans le cerveau; mais malheureusement beaucoup des successeurs de ce médecin n'ont pas suivi l'impulsion qu'il avait donnée: tels furent surtout Sydenham, Stahl, Boerhaave et Van Swieten. Il n'en est pas de même de F. Hoffmann, qui, à part quelques idées spéculatives, donna de l'hypochondrie une description des plus fidèles, et la distingua avec soin de l'affection hystérique. Vers la moitié du siècle dernier parurent une foule de travaux spéciaux, parmi lesquels se distinguent le livre de Pomme et celui de R. Whytt. Depuis cette époque, le zèle des médecins ne s'est pas ralenti, en France surtout: ainsi en 1802, nous eûmes l'ouvrage important, mais un peu vieilli aujourd'hui, de Loyer-Villermay; plus tard parurent les recherches de Georget et de M. Falret, que l'on consultera encore avec fruit; tout récemment, la science s'est enrichie de deux autres ouvrages, dus à Brachet et à M. Michéa; enfin nous devons mentionner de la manière la plus honorable le traité de M. Fréd. Dubois, intitulé *Histoire philosophique de l'hypochondrie et de l'hystérie*, qui compte déjà trente années de publication, et dans lequel brillent à chaque page un grand talent d'observation et un rare esprit philosophique.

Anatomie pathologique. — Dans l'hypochondrie simple il n'existe nulle part, et notamment dans les centres nerveux, aucune lésion appréciable: cependant, lorsque l'hypochondrie est très-ancienne, on rencontre souvent, surtout dans les organes thoraciques ou abdominaux, diverses altérations inflammatoires et organiques qui ne sont autres, comme nous le verrons, que des complications accidentelles de la névrose cérébrale.

Symptômes. Marche. — Les individus ne présentent d'abord autre chose au début qu'un trouble purement mental. Ainsi ces personnes, quoique parfaitement bien portantes, éprouvent tout à coup des inquiétudes sur leur santé; elles se croient atteintes de telle ou telle maladie grave; elles ont des pressentiments sinistres; elles interrogent alors les médecins, des charlatans et des commères; elles lisent même avec avidité les livres de médecine, et ne manquent jamais de se reconnaître les symptômes caractéristiques de quelque maladie incurable: tel fut Jean-Jacques Rousseau, qui après la lecture de livres de pathologie et d'anatomie, se crut affecté d'un polype du cœur. Les auteurs ont remarqué que la plupart des hypochondriaques commencent à se préoccuper de l'état de leurs organes digestifs; tout les inquiète: ils croient voir des indices de maladie grave dans l'enduit que leur langue présente quelquefois le matin à jeun. Quelques-uns s'effrayent même de la conformation la plus normale: ainsi les papilles de la langue sont des végétations vénériennes ou un signe de phlogose du côté de l'estomac; la lucte elle-même est une excroissance qui doit finir par les étouffer. Quelques-uns s'occupent surtout du résidu des digestions. Croirait-on qu'il y a de ces monomaniaques qui non-

seulement examinent et flairent, mais goûtent leurs matières fécales ! Les organes respiratoires et circulatoires sont, après les organes digestifs, ceux dont les hypochondriaques se préoccupent le plus. Aussi combien y a-t-il de ces malheureux qui se croient, les uns phthisiques, les autres atteints d'une affection organique du cœur ! D'autres, en plus petit nombre, craignent pour leurs reins, pour leur vessie, pour leur prostate ; ont-ils quelques pollutions nocturnes, ou sont-ils atteints de blennorrhagie, ils se croient aussitôt affectés de pertes séminales ; les femmes redoutent surtout un carcinome utérin. Les hypochondriaques dont l'attention se dirige spécialement vers la tête vous diront qu'ils perdent la raison, la mémoire ; qu'ils tombent en démence, en paralysie, en apoplexie ; qu'ils ont des fièvres cérébrales ; que leur boîte crânienne est vidée, remplie d'eau ; qu'ils sont enragés (Michéa). Beaucoup, enfin, sont poursuivis par l'idée qu'ils sont infectés de vérole. Telle est la première période de l'hypochondrie. Comme on le voit, il n'y a dans tout cela rien d'organique : toute la maladie est dans une perversion de l'action cérébrale, dans un désordre mental, qui peut persister seul pendant un grand nombre d'années, comme dix, vingt, trente et quarante ans.

Cependant, à force de se croire malades et de concentrer leur attention sur quelque organe, les hypochondriaques finissent tôt ou tard par éprouver réellement des troubles fonctionnels, c'est-à-dire un véritable état maladif. Ainsi, après s'être beaucoup et longtemps préoccupé de ses organes digestifs, après avoir pris beaucoup de toniques s'il les croit débilités, ou des émoullients s'il les suppose enflammés, l'hypochondriaque finit par avoir des digestions lentes, difficiles, de la dyspepsie, ou quelques-uns des autres accidents qui caractérisent les névroses des voies digestives. Celui qui s'attache aux systèmes circulatoire et respiratoire éprouve des battements de cœur forts, précipités et même irréguliers, comme le prouve un cas remarquable observé par Valsava ; il y a en outre de l'oppression. Mais ici la dyspnée, comme le dit Michéa, est souvent toute mécanique, et provient de ce que les malades ne font, par crainte, que des inspirations incomplètes. On conçoit aisément aussi pourquoi les hypochondriaques qui se préoccupent de leur tête accusent de la céphalalgie, etc. Ainsi donc, dans cette deuxième période de l'hypochondrie, on trouve, indépendamment des accidents cérébraux qui existaient seuls dans la première, des troubles divers, le plus souvent purement fonctionnels, purement nerveux, du côté des organes sur lesquels portent spécialement les préoccupations des malades.

Enfin, sous l'influence de ces préoccupations tristes, du régime que les malades suivent, peut-être aussi par suite des névroses dont ils sont atteints, on voit les organes, qui d'abord ne présentaient que des troubles purement fonctionnels, devenir plus tard le siège de lésions organiques diverses, comme tubercules, cancer, etc.

Les trois périodes que nous venons d'admettre dans l'hypochondrie, d'après M. Dubois, ne se succèdent pas toujours nécessairement. Fréquemment, au contraire, la maladie ne franchit pas la seconde, ni même la première période. Mais dans ces cas, et quel que soit d'ailleurs le genre de préoccupation, les malades sont ombrageux, inquiets, maussades, inconstants dans leurs affections ; ils se contrarient d'un rien, ils sont d'un commerce difficile, ils se plaignent sans cesse ; ils disent avoir un dégoût extrême de la vie ; quelques-uns appellent la mort, mais peu se suicident, et tous recherchent avec avidité les conseils des médecins ; beaucoup fréquentent les cours et lisent les livres de médecine. Cependant, chose remarquable, malgré leurs plaintes et leurs prétendues souffrances, la plupart ont toutes les apparences d'une excellente santé.

Ainsi, comme l'observe avec juste raison M. Dubois (d'Amiens), ce qui frappe chez l'hypochondriaque, c'est la multiplicité, la variété, la mobilité des désordres ; ce sont les souffrances excessives mises en opposition avec le peu de danger de leur état et les apparences extérieures d'une santé presque toujours bonne et souvent florissante.

L'hypochondrie présente dans son cours des exacerbations et des rémissions ; les émotions morales, les passions tristes, la vue des personnes souffrantes, le récit d'une maladie, etc., aggravent ordinairement l'affection. Au contraire, un voyage, une passion, des affaires, en détournant l'attention, opèrent une dérivation utile. C'est ce qui arriva à Rousseau, qui, allant à pied de Paris à Montpellier pour se faire guérir d'une affection du cœur dont il se croyait atteint, oublia qu'il était malade pendant les distractions fort douces qu'il trouva durant son voyage auprès de madame de Larnage : il ne se souvint de ses maux, écrit-il dans ses *Confessions*, qu'en entrant à Montpellier.

Durée. Terminaison. — L'hypochondrie est une maladie de longue durée, qui persiste parfois toute la vie, mais qui guérit néanmoins assez souvent quand elle n'a pas franchi les deux premières périodes. Mais, de même que toutes les autres névroses, elle est très-sujette à récidiver. Il est rare que les malades deviennent tout à fait aliénés ; quelques-uns pourtant finissent par éprouver des hallucinations, et, lorsque la tête se déränge tout à fait, ils tombent fréquemment dans la démence paralytique.

Diagnostic. — Il est impossible à un médecin instruit de confondre l'hypochondrie simple ou à ses deux premières périodes avec une affection organique de la tête, de la poitrine ou du ventre ; d'ailleurs les hypochondriaques ayant le plus souvent toutes les apparences de la santé, nonobstant les descriptions effrayantes qu'ils font de leurs souffrances, leurs déclarations n'étant pas confirmées par la manifestation des symptômes propres aux maladies qu'ils accusent, on devra nécessairement éloigner tout soupçon d'une affection grave. On ne confondra pas l'hypochondrie avec la mélancolie, avec la lypémanie ; car les hypochondriaques s'occupent seulement de leur santé, tandis que les pensées tristes des mélancoliques se portent, comme nous avons vu plus haut, sur des objets très-différents. Les premiers, quoique déraisonnant sur un point, sont aptes, pour la plupart, à se livrer à leurs occupations ; tandis que les seconds, déraisonnables sur beaucoup de sujets et n'ayant pas conscience de leur état, ne peuvent même être conservés dans la société. Enfin, les hypochondriaques craignent de mourir et se soignent ; les mélancoliques appellent la mort, et souvent ils attendent à leurs jours. Le *spleen*, ou maladie noire des Anglais, n'est pas l'hypochondrie, car les individus n'accusent aucune souffrance ; mais exempts de peines et blasés sur les plaisirs, incapables d'aucune émotion, ils se tuent pour se débarrasser d'un fardeau, ils se tuent par ennui de la vie.

Pronostic. — L'hypochondrie est une affection grave, car elle empoisonne l'existence de l'homme. Lorsqu'elle survient sous l'influence de causes qu'on peut facilement éloigner, on en triomphe assez facilement ; mais si elle persiste longtemps, si surtout elle reconnaît une prédisposition héréditaire, elle est alors très-rarement curable, elle dégénère parfois en folie véritable ; celle-ci affecte alors communément la forme lypémanique : la paralysie générale en est souvent la terminaison.

Étiologie. — L'hypochondrie est une maladie certainement héréditaire, mais elle paraît l'être à un degré moindre que la folie proprement dite. Incomparablement plus fréquente chez l'homme que chez la femme, elle atteint surtout le premier de trente-cinq à quarante-cinq ans, et la seconde vers l'âge critique.

Elle est rare chez les jeunes gens et tout à fait inconnue dans l'enfance; on a dit que les célibataires y étaient plus exposés. Les opinions les plus contradictoires règnent sur l'influence que les divers climats exercent sur la production de la maladie : ainsi Hoffmann et Réveillon soutiennent qu'elle est bien plus fréquente dans les pays froids; Van Swieten, Bosquillon, Georget, sont d'un avis contraire. Mais on ne possède encore à ce sujet aucune étude comparative; d'ailleurs, s'il y avait une différence entre le Nord et le Midi, il y aurait à rechercher si elle tient uniquement au climat plutôt qu'aux habitudes, aux manières de vivre, aux institutions politiques et religieuses, à l'éducation, circonstances qui toutes peuvent avoir une part plus ou moins active dans le développement de l'affection. Ainsi on a dit, avec quelque apparence de raison, qu'une éducation efféminée, que l'absence de toute croyance religieuse, que le matérialisme, le sensualisme et le scepticisme, qui développent outre mesure le sentiment du *moi*, devaient favoriser la production de l'hypochondrie. On a prétendu aussi que dans les pays qui ont des institutions républicaines et un gouvernement représentatif, l'hypochondrie était une maladie plus commune qu'ailleurs, attendu qu'un plus grand nombre d'esprits y sont surexcités par l'ambition, et qu'on y voit, beaucoup plus que partout ailleurs, des changements brusques de position et de fortune, et le passage rapide d'une vie agitée à un repos absolu. Ceci s'applique également dans tous les pays à tous les hommes d'intelligence ou d'activité, aux militaires, aux fonctionnaires, dont un grand nombre deviennent hypochondriaques dès qu'ils sont au repos. Il en est de même des marins, non-seulement quand l'âge de la retraite a sonné, mais pendant les longues traversées; des négociants enrichis qui, comme le dit M. Michéa, sont généralement étrangers aux ressources de la pensée, et chez lesquels l'occupation de la personne tend à remplacer l'occupation des affaires; on peut encore en dire autant des gens de bureau. On a encore cité comme souvent atteints d'hypochondrie, les artistes, les littérateurs et les poètes, et généralement ceux qui ont une profession qui excite l'imagination. Y a-t-il une différence entre eux et les hommes qui s'occupent de choses abstraites? C'est encore ce qu'on ignore; mais, quoi qu'il en soit, on peut affirmer que, de toutes les professions libérales, il n'en est aucune qui compte moins d'hypochondriaques que la médecine. Tout ce qui précède explique pourquoi l'hypochondrie est une maladie qui affecte presque exclusivement la classe riche; c'est, comme on le dit, une des plaies du rang suprême. Enfin, pour terminer, nous dirons que la fréquentation des hypochondriaques, que la lecture des ouvrages de médecine, que la masturbation et la plupart des causes qui énervent, affaiblissent le système nerveux, sont le plus souvent des causes prédisposantes, mais qu'elles agissent quelquefois aussi comme causes efficientes.

Traitement. — Avant tout, il faut déterminer si l'hypochondrie est simple ou si elle se lie à une altération fonctionnelle ou organique; dans ce cas, il faut d'abord traiter celle-ci, et si, après en avoir triomphé, l'hypochondrie persiste, on l'attaque par des moyens spéciaux, tirés surtout de l'hygiène. C'est ainsi qu'on s'efforcera de porter l'attention des malades sur d'autres objets que ceux qui les occupent; pour arriver à ce résultat, on devra rompre leurs habitudes. S'ils sont, par exemple, dans la solitude, ils la quitteront; s'ils sont oisifs, on en fera des gens occupés, on tâchera qu'ils exercent leur intelligence sans se fatiguer; on imitera Celse, qui voulait qu'ils cultivassent leur mémoire et qu'ils débitassent ce qu'ils avaient appris par cœur. On leur conseillera des promenades à pied, à cheval, et divers exercices manuels, suivant les goûts de chacun; les uns s'adonneront à la chasse, d'autres à la culture des jardins,

à l'exercice d'un art mécanique ou à certains jeux, comme le billard, les cartes, etc. Les voyages sont encore un utile auxiliaire; il faudra enfin que les personnes qui vivent avec le malade ne fassent rien pour lui rappeler ses idées, et qu'au contraire elles tâchent, par leur conversation et leur gaieté, de faire une diversion utile. Le médecin lui-même doit y concourir pour sa part; il doit chercher à captiver la confiance de l'hypochondriaque. Pour cela, il ne faut ni le brusquer ni douter de ses souffrances, mais le plaindre, tout en le rassurant, en lui persuadant qu'il n'est atteint que d'une maladie bénigne qu'il est au pouvoir de l'art de combattre efficacement. On a conseillé, dans les cas de préoccupation trop grande, de provoquer quelque affection peu grave, comme une éruption à la peau, une stomatite mercurielle, etc., pour faire une diversion utile aux pensées habituelles des malades. Il ne faut pourtant recourir à de pareils moyens qu'en cas d'absolue nécessité. On a beaucoup discuté pour savoir si l'on devait permettre ou non aux hypochondriaques les rapports sexuels; il est évident qu'on ne doit rien admettre d'absolu à cet égard; il faudra se conduire selon les forces, les habitudes, les besoins des individus.

Les agents pharmaceutiques sont inutiles par eux-mêmes pour modifier l'état intellectuel; ils seront administrés dans le but de combattre les complications, les affections nerveuses ou organiques qui ont pu déterminer l'hypochondrie, et qui, le plus souvent, en sont les conséquences. Il nous est impossible d'entrer, à cet égard, dans aucun détail. Tout ici est subordonné au tact du médecin. Il est quelques malades auxquels il faut prescrire des drogues; chez d'autres, qu'on peut plus aisément distraire ou convaincre, les *médicaments sont nuisibles comme rappelant l'attention sur leurs prétendues souffrances* qu'il importerait tant de leur faire oublier.

Siège. — On a généralement regardé l'hypochondrie comme une affection reconnaissant pour cause une lésion d'un des viscères de l'abdomen, notamment de l'estomac, de la rate, du foie, de la veine porte. Plusieurs ont invoqué l'influence des esprits animaux : Willis surtout, qui admettait cette idée, croyait que l'irrégularité de leur cours étant plutôt la cause des accidents que le mauvais état des organes digestifs. Cette pensée, reproduite avec plus de précision par Cullen, a encore été fécondée par les auteurs contemporains, qui l'ont dégagée de toute idée hypothétique. Ainsi Georget, MM. Falret, Dubois (d'Amiens), s'accordent à regarder l'hypochondrie comme un trouble cérébral primitif; or il est impossible de ne pas adopter cette opinion lorsqu'on voit comment l'hypochondrie débute et quelle est la marche qu'elle suit. Sans vouloir entrer de nouveau dans aucun des détails que nous avons exposés précédemment, nous rappellerons que l'hypochondrie commence le plus souvent au milieu de la santé par une préoccupation triste, par une idée déraisonnable. Il est vrai cependant que parfois le trouble cérébral est consécutif à une souffrance réelle; celle-ci ne joue alors que le rôle d'une cause excitante, mais le principe de la maladie, même dans ce cas, reste absolument le même.

DE L'IDIOTIE

L'idiotie est un état toujours congénital qui consiste dans le défaut de développement ou dans le développement incomplet des facultés intellectuelles, morales et affectives.

Anatomie pathologique. — On a admis pendant longtemps que tous les idiots présentaient quelque vice de conformation du crâne. Esquirol, dès le commencement de ce siècle, et plus récemment M. Parchappe, ont renversé

cette proposition exclusive; il ont démontré qu'il n'y avait pas de forme ni de volume du crâne propre à l'idiotisme, et que beaucoup d'idiots avaient cette partie régulièrement conformée. Un des médecins dont les travaux méritent le plus de faire autorité, M. Lélut, a publié, dans la *Gazette médicale* de 1837, sur le développement du crâne des idiots, des recherches d'un haut intérêt. Il en a conclu que, pris d'une manière absolue et sans avoir égard à la stature, le développement général du crâne des idiots était un peu moindre que celui des hommes d'une intelligence ordinaire, et que les premiers n'avaient pas la moitié frontale du crâne moins développée que ceux auxquels nous les comparons. En tenant compte de la taille des idiots, qui est plus petite que celle du commun des hommes, on trouve, dit M. Lélut, que le développement total du crâne des premiers pris en masse est de 15 millimètres plus grand que celui des seconds, et que l'ampleur du front est de 17 à 18 millimètres plus grande que chez les hommes doués d'une intelligence ordinaire. Quoique s'appuyant sur un grand nombre de faits, les propositions de M. Lélut s'éloignent trop des idées reçues, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les vérifier de nouveau avant de les accepter définitivement.

Ainsi que nous venons de l'enseigner, il n'est pas exact de dire que le crâne des idiots soit toujours plus ou moins altéré dans sa forme extérieure; cette proposition souffre, en effet, de nombreuses exceptions. D'ailleurs, ces altérations de forme varient beaucoup chez les divers individus, et aucune d'elles n'est caractéristique. Les plus fréquentes sont un défaut de symétrie entre chaque moitié du crâne et l'aplatissement du coronal ou de l'occipital. Examinant comparativement le poids du cerveau chez les idiots et chez les individus doués d'intelligence, M. Lélut a trouvé que cet organe était plus léger chez les premiers de 1/13^e environ. Cependant ce médecin reconnaît qu'il n'y a pas de rapport direct, constant, entre le développement de l'intelligence et le poids de l'encéphale, et que les différents degrés de l'idiotie ne se mesurent ni par le poids de cet organe, ni par celui de ses diverses parties prises isolément.

Le cerveau des idiots peut être régulièrement conformé; mais très-souvent il présente quelque vice de conformation, comme un arrêt de développement partiel ou général, ou bien il y a absence, destruction de quelques-unes de ses parties ou hydrocéphalie, etc. Ces mêmes lésions se rencontrent dans le crâne des crétins. C'est à tort, je crois, qu'on a voulu faire de l'épanchement séreux le caractère anatomique du crétinisme: ce n'est là, à proprement parler, qu'un accident, qu'une circonstance accessoire; les anomalies, les vices d'organisation, les arrêts de développement constituent le seul caractère anatomique de l'idiotie comme du crétinisme.

Divisions. — A l'exemple d'Esquirol, nous classerons les idiots en trois groupes. Dans le premier sont les *imbéciles*; dans le second se trouvent les *idiots* proprement dits; dans une troisième classe enfin on peut placer les *crétins*.

1^o Imbécillité. — Les imbéciles sont en général bien conformés, et leur organisation, dit Esquirol, diffère peu de l'organisation normale; ils jouissent des facultés intellectuelles et affectives, mais à un degré plus faible que le commun des hommes. L'éducation est impuissante pour beaucoup les perfectionner; car, quoi qu'on fasse, les imbéciles sont toujours incapables d'une attention un peu soutenue; ils ont une mémoire peu active et infidèle, et ne peuvent s'élever à aucune notion un peu abstraite. Quelques-uns apprennent la lecture, l'écriture ou un métier; mais leur instruction à cet égard est toujours

incomplète et très-bornée. Si quelques-uns sont susceptibles de reconnaissance, d'amitié, on peut dire que, en général, leurs affections sont peu durables. Les désirs vénériens sont très-développés chez beaucoup; fréquemment ils se livrent à l'onanisme avec une sorte de fureur. Abandonnés à eux-mêmes, les imbéciles se dégradent facilement, se nourrissent mal; ils sont malpropres, ils se livrent à des écarts de régime: aussi leur santé s'altère, le peu d'intelligence dont ils étaient doués s'affaiblit, et il arrive qu'un imbécile conduit dans un hospice présente, après quelques années, tous les caractères de l'idiotie.

2^o Idiotie. — L'idiotie est le dernier terme de la dégradation humaine. Ici, en effet, les facultés intellectuelles et morales sont presque nulles et même éteintes, les instincts seuls persistent; il est même des cas où ils sont nuls. Les idiots sont pour la plupart muets; ils sont sales au delà de toute expression; presque tous ont une sensibilité obtuse; beaucoup présentent des désordres dans la motilité, spécialement une paralysie ou tout au moins un affaiblissement de certains muscles, ce qui rend quelques-uns de leurs mouvements incertains et même impossibles. Il y en a qui ont des tics, des contractures. Très-peu d'idiots sont sensibles à la musique et susceptibles de retenir et de répéter quelques airs; il n'y en a qu'un très-petit nombre qui apprennent non pas à lire, mais à épeler, et même toute leur science se borne le plus souvent à ne connaître que quelques lettres de l'alphabet. Les idiots sont timides, poltrons; leurs facultés affectives sont en général nulles; beaucoup sont méchants. Ils peuvent généralement manger seuls; mais ils le font salement, avec voracité et sans discernement. On est le plus souvent obligé de les coucher, de les lever, de les vêtir et de les déshabiller.

Lorsque la dégradation est encore plus complète, les idiots ressemblent à des automates; ils restent accroupis quelquefois pendant des journées entières; d'autres vont à quatre pattes; ceux qui marchent le font par saccades, en cancant; les sens sont plus ou moins obtus, quelques-uns sont abolis ou pervertis; la sensibilité générale surtout peut être tellement altérée, qu'on a vu des idiots accoucher, subir des opérations douloureuses, se brûler vives, sans paraître en avoir la moindre conscience, sans proférer la moindre plainte, et même en souriant. Ces individus ne sont susceptibles d'aucun sentiment, ni de haine, ni d'amour; beaucoup ne sauraient manger seuls, il faut leur introduire les aliments dans la bouche et quelquefois jusque dans l'œsophage; un grand nombre sont rachitiques et épileptiques, et presque tous ont subi dans leur développement physique un arrêt de développement analogue à celui qui existe pour les facultés intellectuelles.

3^o Crétinisme. — Le crétinisme est une forme d'idiotie qui règne endémiquement dans certaines localités, spécialement dans quelques vallées des Alpes et des Pyrénées, et qui s'accompagne souvent de quelques déformations extérieures, spécialement du développement hypertrophique du corps thyroïde. (Voyez *Goitre*). Un habile observateur, le docteur Cerise, qui a étudié le crétinisme avec beaucoup de soin, a prouvé que la tête des crétins était souvent non symétrique, mal conformée: il a très-fréquemment trouvé une dépression sus-orbitaire ou fronto-temporale plus ou moins marquée; mais le développement du crâne était en général considérable, puisqu'il dépassait la moyenne qu'on trouve chez les autres sujets. Les crétins sont remarquables, non-seulement par un arrêt de développement dans l'évolution cérébrale, mais il y a de plus chez eux un développement incomplet, irrégulier et souvent très-lent, de l'or-

ganisme entier. M. Baillarger a vu, par exemple dans les Pyrénées, des crétins chez lesquels, à dix-huit et même à vingt-quatre ans, la deuxième dentition n'était pas encore commencée, et qui ne présentaient aucun signe de puberté. Cet arrêt dans le développement physique est un des caractères des diverses formes de l'idiotie; il est d'ailleurs proportionné le plus habituellement au degré de la dégradation intellectuelle.

L'idiotie est une affection nécessairement incurable et qui abrège beaucoup l'existence; la plupart des malheureux qui en sont atteints meurent jeunes, les imbéciles seuls peuvent arriver à une vieillesse assez avancée; mais les idiots de bas étage succombent à un âge encore tendre, il est rare qu'ils dépassent la vingt-cinquième année. La plupart meurent phthisiques, scrofuleux, ou sont emportés par quelque affection des voies digestives, excitée souvent par leur voracité.

Diagnostic. — On a longtemps confondu l'idiotie et la démence; mais ces deux états sont essentiellement différents l'un de l'autre, car l'idiotie commence avec la vie: c'est une absence congénitale des facultés intellectuelles et affectives, tandis que la démence est une suspension ou la destruction de ces facultés après leur développement. L'homme en démence, dit Esquirol, est un riche devenu pauvre; l'idiot, au contraire, a toujours été dans l'infortune et dans la misère.

D'après ce que nous avons dit plus haut, il est évident que nous n'établissons aucune différence radicale entre l'idiotie et le crétinisme.

Étiologie. — On ne sait rien de précis sur les causes de l'idiotie; on a regardé la maladie comme survenant souvent après des tentatives d'avortement, après des coups, des chutes sur l'abdomen ou lorsque des femmes ont été en proie pendant leur grossesse à de vives émotions de l'âme. Un accouchement difficile, les manœuvres avec le forceps faites sans précaution, ont été considérés comme pouvant avoir aussi le même effet. Mais l'influence de ces causes est encore tout entière à démontrer. Dans certains cas, l'idiotie se lie à un arrêt de développement du crâne ou du cerveau, ou à une destruction partielle de cet organe, ainsi que nous l'avons déjà noté à l'occasion de l'agénésie cérébrale. L'idiotie est plus fréquente dans les campagnes que dans les villes; elle constitue souvent une affection héréditaire. Nous avons dit qu'elle pouvait régner endémiquement dans certaines vallées humides; elle coïncide très-souvent alors avec le goitre, non que cette difformité doive être cause de l'idiotie, mais les deux affections semblent se développer sous l'influence des mêmes conditions hygiéniques. Nous renvoyons à ce que nous avons dit précédemment en traitant du goitre, où nous avons établi que cette dernière affection pouvait être le résultat de causes multiples. Ajoutons ici que les conditions hygiéniques ne pourront jamais faire un crétin d'un individu bien conformé; mais celui-ci, en séjournant dans la localité infectée de crétinisme, reçoit l'aptitude à procréer des enfants crétins. Le crétinisme est donc toujours une affection congénitale.

Traitement. — Si l'on ne peut guérir l'idiotie, il est du moins au pouvoir du médecin d'améliorer la position des malheureux qui en sont affectés. On devra avant tout placer les idiots dans des conditions hygiéniques favorables, leur donner une bonne nourriture, les tenir propres et leur faire prendre de l'exercice, ainsi qu'Itard le conseillait. En même temps on essayera d'améliorer par l'éducation leur état intellectuel. Dans cette tâche pénible et honorable, on ne saurait prendre de meilleur guide que les travaux d'Itard et ceux de M. Séguin. On lira non sans admiration, dans le traité spécial que ce dernier

a publié sur l'éducation des idiots, la série des ressources que son esprit ingénieux sait opposer aux obstacles sans nombre que lui présentent les natures réfractaires qu'il combat.

Dans les pays où le crétinisme est endémique, on a conseillé de transporter les enfants qui en étaient atteints au delà de la zone dans laquelle la maladie régnait. Les résultats qu'on paraît avoir parfois obtenus en agissant ainsi doivent encourager à persévérer dans cette ligne de conduite. On peut dans quelques cas améliorer un peu l'intelligence des crétins comme celle des autres idiots; mais les efforts doivent être persévérants: il faut commencer à lutter le plus tôt possible et ne pas espérer pourtant beaucoup, car on ne développe pas un cerveau comme un muscle, et l'on ne fait pas naître à volonté les aptitudes. Pour purger un pays infecté de crétinisme, il faut améliorer l'hygiène des habitants; il faut ventiler, assainir, répandre avec les moyens de communication le travail et l'aisance, et favoriser aussi l'immigration d'individus forts, bien constitués, et arrivant de localités où le crétinisme ne règne point.

DEUXIÈME GENRE DE NÉVROSES

NÉVROSES CARACTÉRISÉES SPÉCIALEMENT PAR UNE DOULEUR VIVE

DES NÉVRALGIES EN GÉNÉRAL

Le mot *névralgie*, proposé par Chaussier il y a plus d'un demi-siècle, sert à désigner une maladie caractérisée par une douleur ordinairement vive et exacerbante, continue ou intermittente, siégeant dans un nerf, sans que celui-ci soit le siège d'aucune lésion matérielle appréciable.

Historique. — Quoiqu'on trouve dans les traités anciens de médecine, notamment dans les livres hippocratiques, dans Celse et dans les auteurs arabes, quelques descriptions qui semblent se rapporter aux névralgies, spécialement à la névralgie sciatique, et peut-être aussi à la névralgie faciale, il faut néanmoins arriver jusqu'au milieu du siècle dernier pour avoir des indications précises et des descriptions assez complètes de quelques espèces névralgiques; ce fut, en effet, à cette époque que parurent les recherches d'André sur les névralgies faciales (1756), et celles de Cotugno sur la sciatique (1765).

On voit que les connaissances des médecins d'une ère encore très-voisine de la nôtre se bornaient à quelques notions fort incomplètes sur deux névralgies seulement. La science en était à ce point, lorsque Chaussier, en 1801, guidé surtout par les connaissances anatomiques, publia un tableau synoptique dans lequel ce médecin célèbre, rassemblant toutes les affections douloureuses des nerfs céphalo-rachidiens, en traça les principaux caractères avec une grande vérité. Depuis cette époque, l'histoire des névralgies n'a cessé de faire des progrès, et l'on a, de plus, rapporté à cet ordre de maladies plusieurs des affections douloureuses des viscères, que l'on confondait autrefois pour la plupart avec les maladies vaporeuses. De nos jours enfin, plusieurs observateurs distingués se sont occupés des névralgies; nous citerons ici les intéressants travaux de M. Joly, spécialement en ce qui concerne les névralgies viscérales, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*. Enfin Valleix a